



Mémoires d'immigrés : l'héritage maghrébin

de Yamina Benguigui

Fiche technique

France - 1997 - 2h40

Couleur

Réalisatrice :

Yamina Benguigui

Montage :

Lionel Bernard

Nadia Ben Rachid



Musique :

Dahmane El Harachi

Dalida

Enrico Macias

Cheb Hasni...

Résumé

C'est une histoire personnelle, si l'on veut : celle d'une jeune femme, la réalisatrice de ce documentaire, qui a vu son père et sa mère, émigrés algériens, rêver à haute voix de rentrer un jour au bled et qui sont, finalement, restés, ici, en France, et s'y sont plus ou moins bien enracinés. Comme des centaines de milliers d'autres, comme les enfants de ceux-là qui, ensemble, aujourd'hui, constituent cette abstraction passe-partout : l'«immigration maghrébine». Yamina Benguigui a voulu comprendre. Et pour cela, elle fait mieux que de parler d'eux : elle leur donne la parole. Un visage.

Une identité. Elle fouille les mémoires, et , après des décennies de silence, des hommes et des femmes retrouvent derrière les mots les souffrances enfouies, les humiliations accumulées, les espoirs anéantis. Et le sentiment, largement partagé, d'être passés à côté de leur vie...

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critique

C'est d'abord une histoire qui se raconte. Histoire de l'immigration maghrébine en France au lendemain de la guerre, histoire de reconstruction du pays, puis de croissance économique et de déficit démographique. Une histoire d'hommes-machines recrutés de l'autre côté de la mer par une métropole en mal de bras, de paysans kabyles formés au travail à la chaîne (on dit «ouvriers spécialisés») pour Renault ou Citroën, de Marocains, de Tunisiens, d'Algériens condamnés aux ponts et chaussées, au bâtiment, à l'industrie du plastique, aux mines. Des citoyens et travailleurs français, Empire oblige, puis subitement étrangers au début des années 60 pour cause de guerre d'Algérie et d'indépendance du Maghreb. Une main d'œuvre toujours recherchée mais de plus en plus indésirable, mal vue. Le début des années 70 est un tournant : fin de la croissance, début de la crise. En même temps, pris d'un remords humanitaire, les pouvoirs politiques réalisent vingt ans après que ces hommes seuls ont eux aussi des femmes et des enfants (politique dite du «regroupement familial»). La lancinante question du logement n'est pas vraiment réglée quand les bidonvilles sont rebaptisés «cités de transit». Fin des années 70 : deuxième choc pétrolier, crise, chômage. Les mêmes, soit Giscard d'Estaing et ses ministres, imaginent alors de renvoyer dans leur pays, avec dix mille balles en poche, le maximum de ceux qu'ils avaient, il n'y a pas si longtemps, encouragés à se rassembler. C'est la politique dite de «l'aide au retour», préfiguration inconsciente de «La France aux Français» et autres slogans de la même boue, coup d'envoi des récentes années 80 avec lesquelles il nous est plus facile de raccorder, le film se contentant là d'un rappel rapide des faits.

Voici cinquante ans d'une politique économique voulue au départ par l'Etat et le patronat français, négriers des temps modernes. Cinquante années avec ses

phases et ses strates, ses vagues qui se suivent et se chevauchent, restituées par **Mémoires d'immigrés**, tout à la fois film de montage mélangeant noir et blanc et couleur, documentaire sans une phrase de voix-off, enquête au temps présent, œuvre sereinement militante, petit essai d'anthropologie sociale et modèle de cinéma engagé. Cinquante ans d'une histoire un peu secrète, tenue pour honteuse par ses acteurs principaux. C'est avec ce secret et cette honte que le film de Yamina Benguigui, cinéaste de la génération frondeuse des «*Enfants*», veut en finir : faire en sorte que la honte change de camp. En finir avec cette loi du silence, histoire de donner enfin la parole à ceux qui ne l'ont jamais prise, à une population qui fut longtemps la grande muette de la classe ouvrière française.

Cinéma d'une fierté retrouvée, sûr de son droit, un cinéma aussi et peut-être surtout en direction des siens, à usage interne. Car le silence de la première génération pèse encore sur les suivantes. Il s'agit donc de faire parler les pères pour que les fils, les filles, sachent leur histoire et puissent se construire une identité qui ne se résume pas à une date de naissance, pour qu'ils en aient au moins une image en tête. **Mémoires d'immigrés** voudrait être un carrefour où une transmission et un échange à distance sont enfin possibles, un atelier de réparation pour liens familiaux défaits, un corps conducteur, un lieu de mémoire, cette «*mémoire d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître*» comme l'a chanté Aznavour en d'autres circonstances. **Mémoires d'immigrés** est un film inauguré par les anciens à destination de ceux qui sont juste «*nés hier*». Film d'avenir, donc.

Mais les pères et les mères qui parlent aujourd'hui le font aussi pour eux-mêmes tant ils se confient visiblement pour la première fois. Ils parlent comme d'autres écrivent leurs Mémoires. Il y a là un plaisir parfois douloureux à s'exprimer, et rarement la trace de la décontraction ou

de l'aisance des plus jeunes devant la caméra. Plutôt un hiératisme, mélange de gêne et de tenue : une histoire des corps à travers les âges de l'immigration passe à l'écran. La parole, en revanche, n'est pas retenue, elle coule à flots. Ainsi, ceux et celles qui pleurent en évoquant le passé font l'effort de continuer à dire leur vie à la boîte enregistreuse malgré des larmes que les mots traversent, comme pour un exorcisme en direct, comme s'ils avaient conscience d'une occasion unique de se débarrasser d'un trop-plein. Et la caméra de Yamina Benguigui les aide et les aime, leur donne un peu de cette chaleur que beaucoup disent n'avoir pas trouvée en France. A la différence des politiques et des fonctionnaires interviewés le plus souvent derrière leurs bureaux, avec une seule échelle de cadre, en plan fixe et à distance, eux sont filmés en mouvement et en extérieurs, de près, parfois de très près, le raccord dans l'axe devenant la marque de l'empathie d'une cinéaste-interlocutrice absente à l'image et au son, mais souvent tutoyée par les mères et les filles qu'elle filme. Ce filmage, il est aussi communautaire : les mères sont souvent cadrées à deux, ensemble, indissociables. Et s'il arrive que l'une parle davantage, si elle occupe la bande son, comme par un réflexe démocratique de la mise en scène, c'est l'autre, muette, qui se retrouve à l'image en une série de plans de coupe. Et puis surtout, ces témoignages sont livrés essentiellement d'un seul tenant, non «saucissonnés» pour être ensuite répartis aux quatre coins du film. Il y a dans **Mémoires d'immigrés** un respect de la parole donnée à la caméra, une attention cinématographique à ce que ces corps, trop souvent niés, déplacés, séparés dans le passé, soient ici intégrés dans l'espace du plan et le temps de la scène, préservés dans leur intégrité ou mieux, installés, arrimés. Comme si le film, avec ses moyens, redoublait et prenait acte d'un phénomène réel : l'enracinement, la permanence, le droit au sol de ces gens qui

sont ici chez eux.

D'ailleurs, **Mémoires d'immigrés** fait un sort au grand mythe du retour au pays ; fantasme politique bien sûr, mais rêve qui a aussi hanté les immigrants pendant plusieurs décennies et qui se dissout de plus en plus dans les générations nées ici : «*Moi, je ne pourrais pas vivre là-bas. Pourtant, j'ai leur mentalité. Mais je ne pourrais pas vivre là-bas*», dit une jeune fille vers la fin. Et ce slogan des années 80 : «*Vivons égaux avec nos différences*». Autant d'expressions d'un désir d'intégration qui rejette aussi bien l'assimilation-dissolution (la métaphore de ce fonctionnaire giscardien sur le sucre fondant dans la tasse) que le retour à la case départ. Et une femme de conclure en remarquant que de plus en plus de Maghrébins choisissent d'être enterrés en France, signe ineffaçable de l'inscription, volonté sédentaire qui se passe de commentaires. Le titre a raison d'écrire «**Mémoires**» au pluriel. Il y a la mémoire de ce qui s'est passé et qui doit être légué. Il y a ceux qui se satisfont d'affirmations simplistes et d'équations sommaires : à qui il faut rafraîchir la mémoire. Il y a la mémoire de soi et pour soi, celle qui libère quand on la dit. Et puis, il y a l'exercice de mémoire : se souvenir est un acte politique car il est dans la nature du pouvoir que de toujours compter sur l'oubli pour durer et, si nécessaire, organiser le silence.

Bernard Bénoliel

Cahiers du Cinéma n°521 - Février 1998

Dans ce documentaire, il n'y a pas que de la mémoire, celle de pères, de mères, ou de personnalités qui, depuis 1945, ont décidé et organisé la collecte de main-d'œuvre étrangère pour l'industrie française. Sur le présent, il y a l'opinion confuse mais énergique des enfants nés en France et donc français. Il y a surtout, suggérées par la cinéaste, des pistes pour la réflexion sur la suite de l'histoire.

«En effet, se dit-on à l'issue de la projection, il y a peu de tombes maghrébines dans nos cimetières, si ce n'est dans leurs carrés militaires.» Cette absence de tombes civiles est étonnante. Les vieux travailleurs en djellaba ou en costumes fatigués, qui, paisiblement, se retrouvent sur des bancs de squares ou de places publiques, font pourtant partie du paysage urbain. Au début, ils sont arrivés. Ils pensaient - comme ceux qui les avaient racolés - que leur installation ici serait transitoire, une période dans leur vie avant le retour au pays. Depuis les années cinquante, la période est devenue toute la vie, et sa fin a lieu ici et pas là-bas.

Yamina Benguigui s'interroge sur leur choix ultime : voudront-ils que leur dépouille soit enterrée au pays natal ou bien, pour faciliter l'intégration des enfants, accepteront-ils de finir dans un cimetière de la terre qui les a si mal accueillis ? «*Je suis toujours resté un Mohamed*», soupire un ancien travailleur de Renault. Ils sont plusieurs à évoquer leur arrivée à Marseille et la dureté de l'exil, comme si cette prise de conscience initiale était encore plus à vif en eux que la longue chaîne de misère qui a suivi dans les bidonvilles, dans les bungalows de la Sonacotra, puis dans des HLM attribuées au compte-gouttes.

Le film oblige au bilan : qui sont-ils ? Français, certes, mais qui se savent encore perçus étrangers par la société, et bientôt (la réponse à la question posée de leur sépulture ne fait guère de doute à moyen terme) morts à part entière sur le sol français. Alors immigrants à perpétuité, ou morts parmi les morts et enfin intégrés ?

Faisant le déplacement **De l'autre côté du périph'**, Bertrand Tavernier y a trouvé une cité où l'intégration est faite. Yamina Benguigui enrichit le dossier. Ses parents ont émigré d'Algérie dans les années 50 et elle a grandi dans une petite ville du Nord : pourquoi sont-ils partis, venus, comment cela s'est-il

passé ? interroge-t-elle. Aux responsables du cadre législatif ou administratif dans lequel s'est effectuée cette migration, elle demande des informations. A ses témoins d'origine maghrébine, elle demande un point de vue. Tous disent leur volonté, dans la France des années 50 et 60, d'être comme invisibles. L'écho de la guerre d'Algérie semble les avoir moins marqués qu'on ne le supposait : bien sûr, la répression meurtrière du 18 octobre 1961 est évoquée, mais le racisme les a fait souffrir autrement. Ils ont fait le gros dos, alors que leurs fils commençaient à refuser la marginalisation.

Avant l'entrée en scène des enfants, la parole des mères venues pendant les années Giscard, à la suite des lois Stoléru qui ont tari l'immigration et favorisé le regroupement familial, apporte la tonalité d'existences elles aussi mises en sourdine : les pères ou maris cherchent à passer inaperçus, les épouses ne quittent pas le foyer, et, même s'il est dans un taudis au soleil de Marseille, elles vivent un relatif enfermement.

Découvrir qu'une chanson du pied-noir Enrico Macias a fait vibrer les cœurs nostalgiques des Maghrébines en exil est sans doute naïf, mais le film dévoile d'autres faits ignorés, comme la teneur normalisatrice des cours d'alphabétisation destinés aux femmes et organisés par l'Office des HLM. Les femmes se sont débrouillées dans une grande solitude, ce qui éclaire la contradiction flagrante qu'elles illustrent entre un discours de liberté conquise d'une part, et les interdits qu'elles imposent à leurs filles d'autre part.

Yamina Benguigui note l'incidence sur les enfants des mesures d'aide au retour : se sentant visés et poussés dehors, les immigrants ont eu peur. Leurs enfants ont réagi en se montrant. Leur génération des Potes ou des Beurs, en 1983, revendique alors une reconnaissance qui avait manqué à l'écrivain Mounsi. Il s'explique sur la délinquance

qu'il dit «primaire» de son adolescence asphyxiée, à la fin des années 70. Cette question de la délinquance, symptôme ou mode d'expression, mériterait un approfondissement, de même que les propos de collégiennes charmantes sur leur identité de musulmanes. Elles sont persuadées (et elles n'ont pas tort) que les copains non maghrébins admirent l'exploit de ceux et celles qui font le ramadan. Tout en affirmant leur différence, elles se veulent comme les autres et avec les autres (pas d'arrière-pensée de repli communautaire chez elles). Bien au-delà de l'hypothèse d'une intégration à réussir ou non (ce serait quoi d'autre, la réussite ?), telle est la complexité du présent.

Yamina Benguigui entremêle les interventions clarificatrices (de François Ceyrac, ex-patron du CNPF, de Lionel Stoléru, de hauts fonctionnaires), ou révélatrices (celle d'un sergent recruteur fier d'avoir sélectionné parmi 4 000 ruraux marocains les 400 futurs OS commandés), les documents (emprunts à des films de référence sur le bidonville de Nanterre) et les témoignages. Guidé par le rapport sentimental qu'elle entretient avec son sujet, son parcours d'élucidation prend appui sur l'affectif pour atteindre la connaissance. Non seulement sa caméra aime ses interlocuteurs, mais elle leur apporte du temps et une sorte de sérénité. Le recul existentiel qui, en lui-même, est une composante de l'intégration.

Mémoires d'immigrés se termine par une interrogation que Yamina Benguigui se pose à elle-même : quand les immigrés accepteront-ils d'être enterrés dans un cimetière proche du lieu où ils ont travaillé et vécu ? Autres questions possibles : quand leurs enfants n'auront-ils plus à assumer le retour des parents au cimetière du douar, quand l'hypothèque-hypothèse du «là-bas» cessera-t-elle de peser«ici» ?

Françoise Audé
Positif n°445 - Mars 1998

Entretien avec la réalisatrice

Comment est née l'idée de cette enquête ?

J'en avais envie depuis mon dernier film, **Femmes d'islam**. J'avais rencontré des «mamas» maghrébines. Je les interrogeais sur le fait d'être musulmanes, et toutes me parlaient de leur arrivée en France. Cela m'a rapprochée de mon histoire. Ma mère est arrivée dans les mêmes conditions mais ne m'en a jamais parlé. On sentait que c'était une souffrance. La France n'était pas notre pays, mais «chut !». Je me suis dit que nos parents allaient mourir un jour en nous laissant sans mémoire. La douleur, les silences, c'est tout ce qu'ils nous ont transmis.

Quand vos parents sont-ils arrivés ?

En 1954. Mon père venait de Kabylie et militait au MNA (Mouvement nationaliste algérien). Il avait pour mission de mettre en grève les usines. Il a été fait prisonnier politique. C'est étrange, la plupart de ceux qui ont combattu ici pour l'indépendance de l'Algérie n'y sont pas retournés. On avait la valise à la main mais on ne parlait pas. A seize ans, on préparait les filles au mariage. Quand j'ai senti mon tour arriver, je me suis enfuie. Plus je rencontrais de gens, plus je me rendais compte qu'on avait la même histoire : ce silence, cette humiliation par la France. Un des personnages m'a avoué qu'il n'a jamais parlé à ses enfants pour qu'ils n'aient pas de haine. Sans doute aussi nos parents ont-ils trouvé une place. (...)

Ne pensez-vous pas que cette humiliation et ces silences expliquent en partie la violence des banlieues ?

C'est pour moi le nœud du problème. Comment a-t-on pu placer des anciens sergents-chefs venus d'Algérie dans les cités de transit ? Des gens qui sont dans la douleur, qui ont tout perdu, on leur donne de l'Arabe à mater, c'est inimagi-

nable ! C'est pourquoi je parle de dignité. Il faut se réapproprier cette mémoire, combler le trou. La société française doit comprendre qu'on est issu de cette histoire qui est un moment de son histoire économique. (...)

Propos recueillis par Catherine Humblot

Le Monde

Dimanche Lundi 25 et 26 Mai 1997

Filmographie

Films pour la Fondation Danielle Mitterrand

Mandela à Paris

L'homme libre

Gorée Fraternité

Documentaires musicaux

Sur la musique raï, le groupe Kassav, Tom Novembre, et sur deux comédies musicales

Femmes D'islam

1994

La maison de Kate un lieu d'espoir 1995

Mémoires d'immigrés : l'héritage maghrébin 1997

Documents disponibles au France

Documentation Canal +
Témoignage Chrétien n°2796 - 6 Fév. 98
Libération - Lundi 30 Mars 1998
Documentation Groupe National des Cinémas de Recherche

...